

Zeitschrift: Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy

Herausgeber: Schweizerische Philosophische Gesellschaft

Band: 11 (1951)

Nachruf: Georges Mottier : 1909 - 1951

Autor: Reverdin, Henri

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Georges Mottier

1909—1951

Il avait une sensibilité d'artiste, avec toute la gravité d'un penseur. Courtois dans son accueil, il restait modeste, discret, se montrait prévenant, serviable et de très bon conseil. Il y avait en son cœur comme une tendresse secrète d'où émanaient ses paroles et ses actions. Bon, généreux, très bienveillant, mais trop honnête et trop courageux pour se faire indulgent aux bassesses ou aux mesquineries. Conscienctieux, patient dans l'élaboration de ses travaux, impatient d'en accomplir davantage, on le voyait toujours ferme dans le vouloir et dans le faire. Une belle énergie, accompagnée de gentillesse et de simplicité.

Il était aimé de sa famille — avec quelle tristesse nous évoquons son malheur! — aimé de ses anciens maîtres, de ses collègues, de nombreux élèves, des philosophes ses confrères, et de tant d'autres personnes.

Au cours de l'été dernier, — les uns plus tôt, les autres plus tard —, nous avons appris qu'il était atteint dans sa santé, nous avons craint que ce ne fût de manière grave, puis compris que le mal serait inexorable.

Le 11 septembre, nous l'avons perdu. — Il avait à peine dépassé l'âge de quarante ans.

Que n'attendions-nous pas encore de Georges Mottier!

* * *

Il était né en 1909 à Genève, où il fit ses études tout en passant chaque jour plusieurs heures à son piano. Se vouerait-il donc à la musique? — La variété de ses dons et de ses goûts rend inéluctable un sacrifice: c'est aux travaux de la pensée qu'il consacrera sa vie.

Licencié ès-lettres en 1932, il va en Allemagne pour y exercer une activité pédagogique; séjourne en Angleterre. A son retour à Genève, on le charge de quelques leçons pendant qu'il compose une

thèse en vue d'obtenir le doctorat en philosophie. Il la soutient brillamment au début de 1936.

Depuis cette date jusqu'à la fin du semestre dernier — carrière de quinze années —, Georges Mottier donne à l'Ecole supérieure des jeunes filles et à l'Ecole de commerce des cours portant sur la logique, la psychologie, la philosophie générale, la langue et la littérature françaises.

Elles sont lourdes les exigences auxquelles doivent actuellement satisfaire ceux qui, comme Georges Mottier, ont pour ambition de «former la jeunesse»: préparer et faire chaque semaine un nombre considérable de leçons sur plusieurs sujets difficiles, éveiller chez les élèves le sens des humanités, leur donner le goût de la recherche, nouer avec eux des relations personnelles, puis, une fois rentré chez soi, prendre, pour les corriger, des piles de copies, compositions littéraires et dissertations philosophiques; c'est ainsi que s'accumulent, pour le pédagogue, des charges dont le poids total menace, mois après mois, semestre après semestre, de l'accabler! — Mais, pense-t-on peut-être, chaque automne lui amène des élèves nouveaux; qu'il répète donc ce qu'il a dit aux autres; ce sera pour eux... tout neuf! — Neuf, sans doute. Seulement, ce qu'on répète ainsi continue-t-il d'être en accord avec les progrès des sciences? — Georges Mottier sait que des crises ébranlent (parfois jusqu'en ses fondements) la pensée humaine, et que se produisent ensuite des modifications et des enrichissements inattendus. Il sait, il sent de façon aiguë que pour rester le digne maître des jeunes, il faut qu'il se rende constamment maître lui-même de tout ce qu'il doit leur apprendre. Effort de renouvellement qui jamais ne s'achève!

* * *

D'ailleurs, il n'a pas pour unique propos de transmettre les savoirs acquis à ses élèves. Une autre inspiration soulève son âme ardente. Philosophe en quête de vérité, il veut participer à toutes les activités de l'esprit, les interpréter en un langage approprié, s'interroger sur leurs mystérieux au-delà. Nous admirerons que, malgré les devoirs dont il a été parlé, il puisse, autant qu'il l'a fait, répondre, dans les tourments et dans la joie, à cet appel de l'Esprit.

Avec le talent de sa plume, avec le charme de sa parole.

Sa thèse, *Le Phénomène de l'art*, il l'a dédiée à Frank Grandjean, que la Faculté des Lettres vient de perdre; en décernant au jeune esthéticien le grade de docteur en philosophie, elle déplore que ce maître, qui lui a témoigné tant d'intérêt en le conseillant avec affection, ne puisse avec nous consacrer ce bel achèvement.

Georges Mottier n'en restera pas là! Il trouve le temps de publier: un écrit, bref mais substantiel, *L'Esthétique et le Subjectivisme issu de Kant* (1941), une plaquette, où il a groupé des poèmes dont le titre, *Le Secret chaotique* (1943), indique bien qu'il n'a pas prétendu à esquisser les lignes d'un système, mais exprime des intuitions, souvent métaphysiques, «glanées au hasard de l'instant, par les champs imprévus que notre conscience traverse»; là, dans *Prière*, il demande:

«Fasse le Ciel que toujours mon destin
Soit de lutter pour vaincre le Destin!»

Puis, voici deux livres: *Art et conscience, Essai sur la nature et la portée de l'acte esthétique* (1944), et *Déterminisme et liberté, Essai sur les sources métaphysiques du débat* (1948). — Après cette série d'ouvrages, il convient de mentionner ses communications publiées dans les *Actes des congrès: Devoir et liberté* (Amsterdam, 1948), *Liberté et participation* (Neuchâtel, 1949), *Conscience sans science n'est que manque de sapience* (Bordeaux, 1950), un exposé fait à la Société romande de philosophie: *Idéalisme et liberté* (Rolle, 1946), des études insérées dans des revues, notamment: *La Pensée esthétique* (Action et Pensée, 1944), *Raison et création* (Studia philosophica, 1949).

Par sa thèse, Georges Mottier ouvre un sillon nouveau dans le champ de la philosophie romande. — Après avoir retracé les lignes maîtresses de grandes doctrines esthétiques (Kant, Hegel, Schopenhauer, Schiller, Taine, Lalo, Bergson, etc.), l'auteur exprime sa pensée personnelle: L'art ne saurait se borner, comme le veut le réalisme, à saisir une donnée qui se proposerait, s'imposerait même à lui comme belle; il consiste «à poser devant l'esprit la réalité en spectacle». Ce spectacle (d'images visuelles... ou auditives, olfactives, etc.), l'artiste, grâce à son pouvoir de synthèse, le fait apparaître comme un et comme unique. Si la science prend pour objet le réel, l'art, lui aussi, a pour fonction de l'atteindre: de manière indirecte, sans doute, avec désintérêt, au travers de formes symboliques que l'artiste crée, et que doit recréer le «spectateur». Objectez-vous que les œuvres artistiques ont une portée tout individuelle, tandis

que les affirmations des savants sont universelles, Mottier vous rend attentifs à «une sorte de paradoxe esthétique» qui, d'après lui, n'a pas été assez remarqué: «Dans n'importe quelle œuvre d'art (tableau, poème, roman, symphonie, etc.) pourront se trouver représentées des choses auxquelles la grande majorité et parfois la totalité des hommes participe ou d'autres qui sont répandues très largement au sein de la réalité; mais, en dépit de la généralité inhérente aux sujets qu'il lui arrive de traiter, l'œuvre d'art n'en gardera pas moins un aspect tout individuel. . . » Une première fois, Mottier attribue à l'œuvre d'art le mérite de permettre aux hommes «d'entrevoir les fondements cachés sur lesquels repose leur vie éphémère». Quelques années plus tard, il nous conduit plus loin, jusque vers les sources originelles de la création esthétique: en nous laissant comme deviner l'unité primordiale où sujet et objet furent d'abord confondus, l'œuvre d'art, nous permet, écrit-il, d'accéder à une zone plus épaisse, plus essentielle, et de satisfaire par là à d'impérieuses aspirations métaphysiques.

La pensée de Georges Mottier embrasse dès lors un horizon plus vaste; il a confronté l'art surtout avec la science; c'est maintenant dans le drame général de la conscience qu'il le situe, en traitant avec plus d'ampleur de la philosophie et de la religion. — La philosophie s'ingénie à saisir le réel comme une donnée unique, par delà les fragmentations conceptuelles ou les images sensibles; mais elle existe moins par les acquisitions qu'elle réussit à faire «que par l'élan toujours inassouvi dont elle est traversée». Son rôle consiste à montrer, aussitôt qu'une nouvelle conquête vient augmenter le champ du savoir, qu'il ne suffit pas de s'en tenir là, qu'il convient d'aller plus loin et plus profond, «bref, qu'il s'agit d'obéir une fois de plus à l'appel radieux, quoique redoutable, du Tout». — C'est à la religion qu'il appartiendra, peut-on croire, de dévoiler à l'âme les profondeurs ultimes de l'existence. — Certes, l'expérience du mystique étanche «les soifs les plus tenaces que l'ici-bas nous inflige», mais le ravissement n'a-t-il pas pour effet de presque anéantir les facultés d'expression? Or, sans elles, comment l'esprit posséderait-il vraiment réalité perçue ou réalité vécue? Et, d'autre part, quand elle ne s'élève pas jusqu'à l'extase, la conscience religieuse qui éprouve la honte de ses péchés devant la splendeur morale de «son divin Modèle», n'est pas moins accablée qu'elle ne

se sent consolée. La grâce lui sera-t-elle accordée ? «Ainsi, la religion ne constitue pas davantage que la science et la philosophie une sorte de palier spirituel où l'homme, certain de s'être élevé à la hauteur du but visé, ne songe plus qu'à jouir du bonheur dû à la réussite. L'art seul détient l'étonnant pouvoir de susciter en nous un état d'harmonie si profonde que *nos aspirations se muent en inspirations* et parachèvent avec les richesses dont elles nous comblient alors, notre sentiment de sereine possession.» Pour toutes les tentatives de la pensée, l'art restera donc toujours «l'exemple», car c'est en lui que l'homme découvre l'aspect que revêtiraient ses diverses fins s'il réussissait un jour à les atteindre pleinement.

On l'a vu, Georges Mottier avait toujours affirmé la créativité de l'esprit. Il veut maintenant étudier le problème de la liberté dans sa donnée complète, et de manière approfondie; c'est ce qu'il fait dans son livre *Déterminisme et liberté*. Pour prendre un juste parti dans la querelle, ancienne et qui toujours renaît, entre les négateurs de la liberté et ses partisans, il s'applique à éprouver la valeur du réalisme et celle de l'idéalisme. Sans viser à faire œuvre d'historien, il ne néglige rien de la connaissance des systèmes pour fonder sa réflexion personnelle et il parvient à conclure qu'en dépit des conditions qui nous limitent, nous jouissons d'une autonomie indéniable, «car le mouvement qui nous édifie, c'est à nous qu'il appartient de l'alimenter et de le diriger».

Ajoutons ici que ses récentes études et un ouvrage qu'il préparait sont une méditation devant les mystères de la création et de la liberté de Dieu.

* * *

Georges Mottier est devenu membre du groupe genevois de philosophie alors qu'on y rencontre encore Charles Bally, Edouard Claparède, Frank Abauzit, Rolin Wavre. Lorsqu'en 1949 notre président Perceval Frutiger nous est soudainement enlevé, il accepte généreusement de lui succéder. En ouvrant chaque séance, il analyse et apprécie très finement les œuvres du conférencier, puis il s'effacera pendant l'entretien qu'il dirige. Nous lui devons d'avoir entendu à Genève des penseurs français éminents. — Les Lyonnais l'invitent, il va leur faire une conférence. — Comme président du groupe genevois, il organise une séance, où, en l'Aula

de l'Université, le centenaire de la naissance de Jean-Jacques Gourd est dignement commémoré.

La Société romande de philosophie aime à voir Mottier fréquenter ses réunions de Rolle, que Jean-Jacques Gourd, précisément, eut l'heureuse idée de créer en 1906.

Notre président se rend volontiers aux séances que la Société suisse de philosophie tient chaque automne à Berne; depuis la mort de Frutiger, c'est lui qui exerce les fonctions de secrétaire; en 1950, il veut les résigner; ses collègues en marquent une telle déception qu'il les conservera.

Il assiste au Congrès international d'Amsterdam et aux Congrès des Sociétés de philosophie de langue française de Bruxelles et Louvain, de Neuchâtel (il contribue à l'organiser et à le recevoir) et de Bordeaux.

En toutes ces occasions, il prend la parole au cours des discussions; sans se départir jamais ni de sa modestie, ni de sa courtoisie, il s'exprime avec une élégante facilité; en l'écoutant, on perçoit dans sa voix la ferveur de celui qui, «de toute son âme», est un ami de la sagesse. Ses interventions sont remarquées.

Mottier, qui a donné un cours de privat-docent à Genève, est, le printemps dernier, nommé, par l'Université de Berne, chargé de cours pour un enseignement de la philosophie en français. Très heureux de cet honneur, il mettra sa conscience et son talent au service de ses étudiants; il le fait un semestre à peine . . .

Le 6 juin 1951 — *dies academicus* — la Faculté des Lettres lui décerne une haute distinction: le prix Amiel, pour son livre *Déterminisme et Liberté*.

Quelle joie de l'en féliciter! — Mais comme il paraît las!

Quelques jours après, il m'écrit qu'il ne viendra pas à Rolle. Lorsque, le 17 juin, les philosophes vaudois, neuchâtelois et genevois s'y trouvent réunis sans lui, ils lui adressent un message de vœux . . .

* * *

En leurs séances genevoises, romandes, ou suisses, dans leurs congrès à l'étranger, les philosophes qui l'ont connu déploreronont toujours l'absence de Georges Mottier qui, au milieu d'eux, vivait noblement pour la vérité et la beauté.

Genève, décembre 1951.

Henri Reverdin